

Louis Hamelin
Simplicité volontaire

Annick Duchatel

Volume 2, numéro 4, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchatel, A. (2006). Louis Hamelin : simplicité volontaire. *Entre les lignes*, 2(4), 38–40.

Louis Hamelin

Simplicité volontaire

Présenté comme « l'écrivain le plus doué de sa génération » dès la parution de ses premiers livres, Louis Hamelin n'a pas hésité à prendre le large pour évoluer. Parti vivre en Abitibi il y a quatre ans, il revient avec une maturité qui ne lui enlève rien.

ANNICK DUCHATEL



SAUVAGES
Boréal, 2006

LE JOUEUR
DE FLÛTE
Boréal, 2001

LE SOLEIL
DES GOUFFRES
Boréal, 1996

COWBOY
XYZ, 1992

LA RAGE
Québec
Amérique,
1989

« Ce matin, dit Louis Hamelin, dans la ruelle de l'appartement du Mile End qu'on m'a prêté pendant le lancement de mon recueil de nouvelles *Sauvages*, un chat blanc a bondi devant ma voiture. Pendant une fraction de seconde, je me suis cru dans la forêt, en Abitibi, regardant un lynx passer entre les arbres. C'était une sorte d'impression de déjà-vu et les images se sont superposées : la ruelle, la forêt, le chat blanc, le lynx... »

Dans ce petit *greasy spoon* à l'angle de Mont-Royal et Saint-Denis, dernier refuge des anciens du Plateau devant l'invasion de la faune branchée, l'évocation d'un lynx au pelage argenté a quelque chose d'irréel. Mais derrière l'écrivain, diplômé de l'UQAM en études littéraires, Hamelin le biologiste, qui a étudié à McGill en sciences de l'agriculture, n'est jamais très loin. À force de faire figurer dans ses textes des mots savants et rares, il a fini par être étiqueté comme un « auteur à dictionnaire ».

FENDRE LA BÛCHE

La faune urbaine de marginaux qu'il aime aussi peindre dans ses livres, Louis Hamelin l'a quittée il y a plusieurs années pour l'âpre forêt boréale, théâtre de l'erreur du même nom. « Ce n'était pas une fuite. À ce point de ma vie, c'était plutôt une envie d'échapper au brouhaha de la ville, à une certaine superficialité. Aller en pleine forêt, comme je l'ai fait, ça permet d'ignorer les sollicitations. J'avais trouvé une maison au bord d'un lac, avec un grand terrain

boisé. Avec ma copine de l'époque, on s'est installés là. J'avais un discours un peu "simplicité volontaire". Ou retour à la terre, quoique ça fasse un peu années

Né à Grand-Mère, en Mauricie, lieu évoqué dans la nouvelle qui clôt *Sauvages*, « Regarde comme il faut », admirable hommage à l'amour silencieux de ses parents,



Louis Hamelin : « L'œuvre publiée repose sur une pyramide d'ébauches, de brouillons, de notes. Je prends beaucoup de notes. C'est même l'étape qui me plaît le plus. »

70. Même si on avait Internet et le téléphone, on tenait le monde à distance. »

il a vécu son enfance en Gaspésie, avant de venir à Montréal pour y passer une adolescence turbu-

lente. Il a donc été très tôt en contact avec la nature, mais y vivre tout au long de l'année, fendre 12 cordes de bois avant l'hiver, empêcher le lynx de faire une razzia dans le poulailler, ce n'est pas si évident. L'écrivain trouve pourtant son bonheur dans les travaux physiques et le partage du territoire avec les bêtes sauvages même s'il lui arrive d'envisager de se rapprocher de la ville. « Les bêtes sont importantes pour moi comme objets d'observation, mais aussi

vrer la liberté de l'aigle ou du grand-duc. À mille lieues du minimalisme et de l'autofiction qui ont fait rage ces dernières années, Hamelin est l'un des rares écrivains québécois à s'inscrire dans la lignée de l'américanité, derrière les Jim Harrison ou Annie Proulx. C'est aussi un grand lecteur d'Henry David Thoreau. « *Walden*, c'est l'expérience fondatrice de la simplicité volontaire. Dans mes projets d'écriture, il y a justement un roman sur Thoreau et son séjour à Walden. Il y a connu un bûcheron québécois qui était pour lui l'homme heureux par excellence. Presque le simple d'esprit, capable de se rouler par terre de rire... »

METTRE LA HACHE

Simplicité volontaire ne veut pas dire que son écriture soit restée au point mort, même s'il n'a

m'avait échappé. Je me suis mis à écrire *Le Joueur de flûte*, et là aussi, ça parlait dans toutes les directions. Ma directrice littéraire m'a dit : ça ne va pas. Ça a été un choc. »

Au point de penser à arrêter d'écrire ? « On peut jouer avec l'idée de se taire comme d'autres avec le suicide. Mais un écrivain ne s'arrête pas d'écrire. » Lui qui depuis *La Rage*, publié en 1989, est reconnu pour sa prose effervescente, fulgurante, arborescente, opère un recul critique sur son style. Trop d'« effets spéciaux » qui parfois nuisent à l'histoire, aux personnages. Il décide d'appliquer à son écriture le principe de la simplicité, de harnacher ce qu'il appelle « le dragon du langage ». Bref, il coupe, élague, met la hache dans des chapitres entiers... jusqu'à ce qu'on lui enlève le livre des mains.

Le résultat est une prose plus épurée, plus percutante par le choix du mot qui

« On peut jouer avec l'idée de se taire comme d'autres avec le suicide. Mais un écrivain ne s'arrête pas d'écrire. »

publié que deux livres en 10 ans. En fait, ses tiroirs sont pleins. « L'œuvre publiée repose sur une pyramide d'ébauches, de brouillons, de notes. Je prends beaucoup de notes. C'est même l'étape qui me plaît le plus. Je travaille depuis trois ans à un projet sur le terrorisme, à travers l'histoire du FLQ. Étant donné ce qui se passe en ce moment, j'ai l'impression d'aborder un sujet tout à fait actuel ! »

Sa retraite en Abitibi et la rareté de ses publications témoignent d'un autre fait : quelque chose s'est passé dans son écriture. « Ça a commencé après *Le Soleil des gouffres*, un livre ambitieux, tentaculaire, dont la forme

fait mouche. L'ironie typiquement hamelinienne en est décuplée, le tracé de l'histoire plus visible. Une évolution très sensible dans ses nouvelles où Samuel Nihilo, un personnage dont le nom est le parfait anagramme du sien, porte sur la réalité un regard distancié.

LA RÉALITÉ REJOINT LA FICTION

S'il met souvent dans ses romans des « observateurs » qui sont ses doubles, il arrive que l'écrivain vive des situations qui font écho à ses propres romans. Ainsi, *Le Joueur de flûte* racontait la lutte d'une poignée d'écologistes contre les coupes forestières sur une île de Colombie-Britannique. Quelque temps après, en Abitibi, on l'a vu militer au sein de l'Action Boréale Abitibi- »

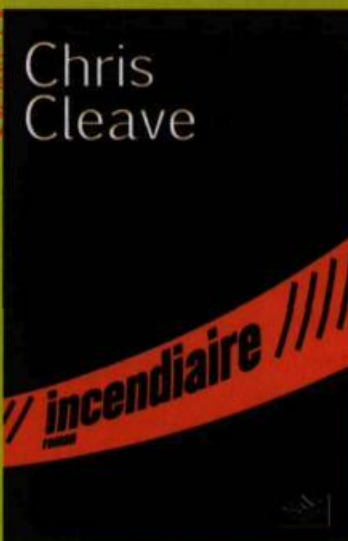
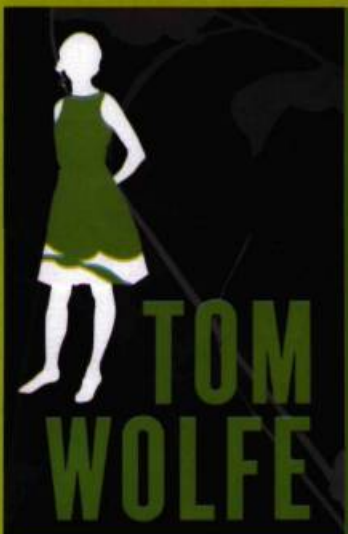
comme symboles. Le loup, l'ours, ce sont des symboles très forts. »

Dans *Sauvages*, bûcherons amoureux, Indiens exilés à la ville, poètes à la dérive rêvent de grands espaces où recou-



PHOTO : JULIE DUROCHER / WWW.JULIEDUROCHER.COM

Cocktail d'été



Robert Laffont

Témiscamingue (ABAT), aux côtés du charismatique Richard Desjardins, contre la destruction de la forêt boréale. « Ça s'est fait un peu par hasard. Ils avaient besoin de quelqu'un au conseil d'administration. Je me suis impliqué. C'est quelque chose que je voulais faire dans ma vie. J'ai toujours été considéré comme un environnementaliste et je me sentais coupable de ne jamais avoir été au cœur de l'action. » La cause lui est chère, mais il a eu l'occasion de cerner les différences entre l'écrivain, le poète et le militant. « L'écrivain est plus dans la complexité, la relativité des choses. Alors que le discours du poète, qui exalte et célèbre, se marie mieux à celui du militant. Kundera l'a fait remarquer dans *La Vie est ailleurs*, qui est une dénonciation de la poésie dite révolutionnaire. »

À la limite, la parole poétique a quelque chose d'autoritaire. « En même temps, c'est la première fois que je voyais un artiste faire changer les choses, comme on l'a vu avec le rapport de la commission Coulombe. C'est admirable, mais je ne suis pas capable d'ignorer que c'est au prix d'une vision manichéenne, d'une simplification des enjeux. Je ne peux pas croire que tous les fonctionnaires du ministère des Forêts soient de parfaits salauds. Ce sont des pères de famille qui rentrent chez eux le soir. Certains font probablement même leur possible dans leur travail. »

LIBRE PENSÉE

À son avis, le romancier aurait plutôt le rôle d'empêcheur de penser en rond : « La prose n'est pas faite pour célébrer mais pour décortiquer. Je vois le romancier comme un interrogateur de l'histoire, qui dénonce l'unanimité béat autant que le conformisme de la rébellion. » Il se méfie de la possession de la vérité. « Pour moi, Action Boréale a été une expérience formidable et l'organisme fait un travail très valable. Mais là-dedans, je ne peux pas être autre chose que ce que je suis. Pour le romancier, le véritable engagement est dans la pensée critique. Finalement, un écrivain est une nuisance dans un mouvement politique. En réintroduisant la nuance, le clair-obscur dans le blanc et noir, il empêche peut-être les choses d'avancer. »

Ses livres se déroulent presque toujours sur fond d'un conflit social : déjà, dans *La Rage*, on voyait la lutte des expropriés de Mirabel. Si l'histoire, la nature, l'Amérique fantasmée font partie de ses thèmes récurrents, les personnages féminins n'y jouent que les rôles de soutien. Comme les bêtes sauvages, les femmes ne font que passer dans un éblouissement, suscitant le désir plus que l'amour. « Mon univers est un univers d'hommes, reconnaît-il. C'est vrai que la problématique féminine n'est pas au centre de mon œuvre. Je n'ai pas encore eu de narratrice féminine. Mais Jim Harrison l'a fait, dans *Dalva*. Alors, peut-être qu'en vieillissant, je vais me rapprocher de la femme... »